

L'HOMME DANS L'HOMME

Ce texte à fait l'objet de nombreuses lectures dont celle de Philippe Minyana au théâtre de Dijon Bourgogne ; il a été au bord de la réalisation maintes fois, avec des angles très différents, et reste à monter...

(Texte déposé à la SACD, vous voulez le jouer, vous me tenez au courant...)

*Si j'avais un marteau
Je cognerais le jour
Je cognerais la nuit
J'y mettrais tout mon cœur*

C'est comme ça.

Il y en a toujours un pour être le premier, à venir me renifler, plus chien que moi, savoir la pauvre bête veut savoir ce que je fais là, m'agitant dans mes ferrailles et mon bois, construisant quoi, et je n'ai rien à ce moment pour lui répondre qu'un méchant sourire.

Fatale fatalité ce que je fais dans ce milieu du monde, chaque jour une autre chose, toujours la même jamais la même : démonter reconstruire, dresser l'atelier, un théâtre pour danser d'autres fables que la fable de l'homme, ne pas faire miroir et fendre l'humanité : je viens, voilà ce que je fais.

Dans des fracas cherchant une faille de silence, muni de pas grand chose, à la main une poignée de clous, j'installe ma cuisine, une volée de planches, à coups de marteau je cale mon billot, j'aiguisse mes couteaux avec un goût certain pour le dedans, la tuyauterie souple et tiède, la plomberie muqueuse, la boyasse, je viens pour faire un feu sous mon alambic, répétant sans effort dans l'inertie de ma course, que Dieu est mort, je viens avec des images bricolées, quelques phrases malaxées par ma langue, toutes choses légères, idées assez précises de ce que c'est que la mort de Dieu, et ce que c'est que son cadavre, fantôme vivace dérivant parmi les contemporains, je viens pour un grand festin, chaque jour je me tiens prêt pour la grande gamelle, le grand ragoût de l'immanence, la vie au milieu, je viens avec ma joie en équilibre, farcir de surprises les failles de ce monde, tâter du goût que ça donne à l'avenir de se dissoudre par la bouche dans la danse du monde, et rire avec l'homme du pays de notre dissipation parallèle.

Mais il est avare de son rire le local, et d'abord veut savoir : cet aboyeur c'est chien de quelle foire, et s'ajoutant l'un à l'autre, il se groupe, il s'attroupe, se demande ça : l'animal que je suis, quel chien et ce que je veux, et tout amalgamés en grappe d'hommes, ils viennent au plus près du chantier, comme un vent tremblant, aiguillés de curiosité, cherchant à connaître la couleur de mon poil et à quels fauves on aura à faire, si c'est de la foire, si c'est du cirque, sous quel orchestre on sera mangé, car on ne voit rien qui tourne, rien qui s'articule, pas de manège pas de ménagerie, rien qui grince, rien qui grogne, et pourtant ceux de la veille venus garnir ce paysage, venus entendre un peu et voir, sont retournés aux comptoirs dès le matin raconter que quelque chose, quelqu'un, un chaos répéteront-ils aux oreilles de hasard, un bordel sans nom, rien qu'on comprenne, un animal, un chien voilà, mais quel chien ? se tient sur la place, au milieu de chez nous, où il a planté son théâtre, un certain nombre de planches en un certain ordre assemblées, ordre inconnu et de travers,

dans le ventre de quoi il grogne l'animal, éructe et fait de la langue, alors ils viennent, gens du pays, ivrognes d'images, noircis d'informations contradictoires, torchés de catastrophes et schlass de meurtres, ils se rasadent la cervelle d'un dernier flash-info, mensonges d'un monde rapporté qu'ils ne rejoindront jamais, se font une brume et viennent voir ça : le phénomène parlant, l'animal contorsionné bavard, et quel animal d'abord, qui vit dehors, pisse au platane, court après son os, aboie sa joie, chien comment, chien comme quoi ?

Aussi un dernier verre car les choses extérieures ne sont plus fiables.

Alors, meute d'eux même, les voilà qui titubent à mon adresse, reniflant comme un seul homme saoul, homme seul parmi sa meute se demandant ça : le chien que je suis, chien forcément, à battre le pavé, arpentant les trottoirs, et quand c'est midi, que je suis à la cuisine chauffant mon alambic, je leur jette des épiluchures, des fruits fermentés, le gras de ma viande et je gueule qu'il faudra venir à l'heure, sans le masque forcément je gueule, je fais l'ogre, le puissant et fâché, arraché au sommeil, l'ogre de colère furieuse, et sous le soleil, sans le seuil du rideau, sans musique, sans la danse, je les surprends, je leur fais peur et je leur souffle dans les narines le chien que je suis, je dis à ces oreilles le chien qu'elles craignent d'entendre et qui est le chien que je suis : chien parmi les chiens, chien vivant de la vie chienne, chien semblable mais chien de l'affût de chaque jour, hurleur de tous les crépuscules, palpitant à chaque changement de lumière, à chaque tour de roue solaire, grisé par le temps s'enfuyant, aboyant après la course des jours, chien jaune et dingue endormi seul sur la terre la plus rouge, faisant le rêve du monde dans un sommeil agité, griffant le bitume de la nuit, chien de la chasse nocturne du monde vieux de l'homme, chien d'ailleurs, chien d'avant, chien de Mars et guerrier, chien à mordre, à mordre au travers mordre, chien

sur la rive du monde, très prompt à la morsure, chaque geste de l'homme qui passe par la morsure menacé, chien de guet, chien délaissé, hors d'attente, joyeusement désespéré, contemplant le monde du bord du monde : le territoire-trottoir, le caniveau mon fleuve, voie du chien sur-chien, meilleur ami de l'homme à venir.

Parfois pour jouer je me montre en truie ivre, fouissant dans les débris de ce monde, le groin dans le déchet de l'homme d'en-dessous, orné des aigres phéromones de ses passions tristes, ou bien je les inquiète d'une surprise, prenant soudain l'aspect d'une jeune ourse hirsute et fière, dressée sur la glace du torrent, l'œil un diamant, le poil en étoile comme un soleil sombre et roux jaloux de sa lumière, j'offre ça : de la peur pour du rire.

Me voilà chien que je suis, tel que je me donne aux scieurs de zincs, bavards de la longue langue racornie, pilonneurs du langage aux milles idées d'un instant, auteurs des plus brèves fulgurances, aussitôt dites aussitôt bues, attachés à leur langue maigre, hommes les plus bavards aux mots laminés, qui m'appelleront ce soir à mon tour : l'homme le plus bavard, quand tous, après quelques aller-retour entre mon rideau et leurs temples respectifs, ils seront revenus en ordre dispersé, apprêtés car on sort, lustrés, poudrés, cirés, et qu'ils auront posé leurs existences sur les bancs raides de mon estrade, énervés d'attente, sifflant et raillant beaucoup, m'appelant : l'homme bruyant, parce que j'échappe à leur langue comme s'échappent les rares étincelles de leur bouche de cire, gouffre de croupitude la bouche de l'homme d'en-dessous, homme de l'épuisement, homme fatigué s'oubliant, qui le soir laissera s'effondrer le flot de mes paroles dans ses brumes en m'appelant le plus fou, le plus sauvage et sûrement le plus bavard, quolibets en cascade et charivari, cherchant mécaniquement une introuvable télécommande, avant qu'un peu de silence paraisse sur ma farce et son mystère, pas de zap, qu'une attention inquiète s'installe sur le vacillant silence plombé de leur

ivresse sans lumière, et que quelques oreilles faites pour ma langue s'ouvrent par inadvertance dans la masse de l'homme-d'en-de-saoul (assez méchante masse d'homme et nocturne), attentives sans le savoir, et que dans les cervelles tièdes logées entre ces rares organes naisse entre deux lazzi, fermenté dans les traces infimes mais permanentes de la curiosité latente de l'homme le fantôme d'une question : ce chien-là à quoi joue-t-il, question aux vertus sonores et dégrisantes : ce chien-là debout dans sa lumière à quoi joue-t-il ?

Silence du gras de l'homme, moite dans le juste avant, meute des yeux dans mes yeux.

Là, précisément dans ce silence agité, *avant que ça commence*, dans la suspension de mon pas, il faut dire tout : à quoi je joue et ce que je suis venu faire par ici, milieu de vous autres, la raison de ma présence, on veut voir derrière mon rideau, sous mes planches, on voudrait déclouer mon bateau, on siffle pour que ça commence et puis on siffle jusqu'à la fin, on repart en grognant et je ramasse les bouteilles vides et les papiers gras, pour qu'il en revienne d'autres encore les lendemains, demander ce que je suis venu faire par ici, milieu d'eux même et montrer quoi, et quel est mon jeu, et c'est toujours ici d'un trait fulgurant qu'il faut, avant de prononcer le premier mot, mordant sur le frémissement du rideau, faire savoir ça :

Ce que je fais, à quoi je joue, c'est que je m'interroge : un coup de marteau, un coup de bâton, je cherche une question, je me tiens là debout, au carrefour de l'homme, un mystère pour moi-même, le mystère du regard qu'il m'a fallu pour voir au travers du monde un homme neuf, le mystère du dedans de moi qui m'accompagne, je n'ai rien à montrer, rien à personne, montrer quoi, montrer rien, derrière ce rideau : rien qui se montre, rien à désigner, rien à indiquer, rien à prouver, je ne communique pas, je jongle un peu quelque chose comme des mots et des images, je jette, je remue

l'air autour de mon mystère, l'air électrique de ce temps de l'homme, j'agite mon corps, je ramasse la flèche et je la renvoie, piètre archer du ras du sol, la flèche ramassée, la flèche d'un autre de l'ailleurs du temps, un autre de l'hier de l'homme aujourd'hui là par sa flèche entre mes doigts, un autre du langage, un autre avant lui, cent autres ont parlé et toutes les paroles d'autres bouches par ma bouche cherchent la vibration d'une langue, mais moi je ne dis rien, moi rien, je rien, je ne rien.

Explosivement, rien.

Battre les mots : rien d'autre qu'un geste de la langue, j'aligne les lignes, les mots aux mots accolés, je les choisis et les chahute, j'ai là une paire de ciseaux, affûtés ciseaux, tranchantes lames, je suis un découpeur, je braconne dans les livres et crache au dos des mots découpés, les mots décollés des pages choisies je leur crache au cul et je les colle au cahier, je les tranche, les retranche aux phrases, les phrases au livre retranchées, je fais un tas dans ma cuisine de mots choisis par mon goût, mon goût, mon goût qui m'appartient, pas grand chose mon goût qui goûte aux mots qui plaisent à moi, écho mystérieux dans le crâne de mon corps, mon crâne qui est une caisse de résonance déraisonnante, caisse brute mon crâne, le corps d'une contrebasse gourmande mon crâne, un fût d'avant la bière, un foudre d'avant le vin, mes neurones : les tanins de ma personne qui rougeoieront les mots du tas de ma cuisine au dos desquels je crache un peu, assez pour l'amalgame texte, les tanins de mes neurones qui donneront leur goût au jus de crâne de l'amalgame texte, le recomposé des mots du tas, crachés par ma personne bouchue, pressée d'amalgamer les mots du corpus tas, les miettes découpées de la pensée d'avant ce corps qui m'anime, toutes les voix amalgamées d'avant ce corps que mon mystère habite en une voix par ma bouche offertes.

Bientôt je m'abstiendrais totalement de moi-même.

Je n'ai rien à dire, rien à débattre, je donne par les gestes de mon corps des mots réunis par moi en une collection inédite et curieuse, un tas original, tas rare, seul tas par moi constitué, tas de hasard, tas du goût, drôle de tas de mots qui ne m'appartiennent pas, propriétaire à peine de la forme qu'a pris le tas et de son volume peut-être, et encore, inventeur oui de la forme du tas des mots découpés, choisis la bouche pleine, prêt à cracher sur le papier des mots, producteur oui de mon crachat, inventeur oui de mon tas dans le monde et de ce tas aligneur oui des mots dans le cahier du réel, une lame à la main, une lame dans l'autre, léchant le cul des mots je fais le menu, une recette recomposée pour accommoder le vivant, pour assaisonner le réel et cuire le monde, une goupillade simple et sans secret, sans d'amphigourique salmigondis, rien d'indigeste, rien d'imbibitable, rien de constipant, rien qui ne gave son oie si on prend le temps d'entendre, rien qu'on ne puisse faire soi-même au retour du marché de l'homme si on prend le temps d'avoir le goût de comprendre la cuisine du monde et la langue, je ne veux rien expliquer, j'ai la langue claire et légère, je parle d'où je parle, je suis ce que je dis, par le poids de mon corps et de sa mécanique, je suis le lieu d'où je parle, mystère de l'espace de moi qui parle, mystère du ça-parle, je me tiens où je me tiens, dans l'attente active des matins de rencontres, laissé le passé au passé, le goût polémique à l'hier et à ceux restés dans l'hier polémique, l'éternel hier du convaincre, je suis sans argument, je ne discute pas, je suis une bouche qui s'efface, le corps bavard d'une bouche qui danse et disparaît, je suis la bouche absente et l'écho des paroles de ma bouche effacée, la vibration permanente de l'écho des paroles de ma bouche, et l'écho seul de ces paroles après que j'aie disparu est la musique qu'il faut entendre, et ne l'entendent que ceux qui la jouent, et ne la dansent que ceux dont elle traverse le corps de part en part, quand leur corps est le chemin tracé de cette musique par eux-mêmes, je ne dis pas de secret, je ne recèle

aucune énigme, juste une vieille nouvelle : Dieu est mort, réjouissez-vous !

Ils ne se réjouissent pas, ils sont là très affreux qui attendent quoi ?

Il est mort, mort et mort-mort de ses nombreuses morts mais c'est un chat qu'on fouette encore et tout reste à faire, c'est écrit et crié la mort de Dieu, mais ça n'a pas suffi, pas déboulonné le trône, pas démantibulé le cinéma du divin, pas fait à fond le grand ménage céleste, manque un bûcher pour le cadavre de Dieu et un bûcher pour ce bûcher, manquent les hommes neufs pour couper le bois de ce bûcher, car il n'a pas suffi que Dieu décanille, il n'a pas suffi qu'on se propose de l'oublier, il n'a pas suffi qu'on suppose sa chute au point zéro-zéro, il n'a pas suffi qu'on l'accommode en matière de souvenirs lointains s'effaçant : il persiste, pourrissant mon paysage de son interminable décomposition, nuisant gravement à mon théâtre, me clouant le mouvement à force, et me voilà chien de la charogne, plein d'appétit pour l'impalpable cadavre, chien de dégoût et sans désir et pas à mon avantage, je me comprends, ici donc, avant que ça commence : hausser la voix, dans le grand silence du je sais, agité par les forces du je veux, c'est une histoire de regard, une manière d'être à l'œil, et pas lâcher le morceau.

Un bloc de marbre blessé, lucide comme un soleil.

Dieu est mort mais son cadavre vit encore et il faut en finir avec le souvenir, le souvenir du souvenir et les marchands de souvenirs de Dieu, les grandes fabriques mecquaniques et vaticanes, en finir avec tous les morceaux de Dieu, des gros bouts jusqu'à l'infime, en finir avec les traces de Dieu dans tout, Dieu dans l'image, Dieu dans l'argent, Dieu dans l'état, tous les costumes du divin enfilés par les plus malins, tous les masques du divin dissimulant les plus

affreux, je dis : piétinez les masques et piétinez l'étoffe, au jour ! à nu ! les malins les menteurs et les fourbes, vendeurs de respect et d'idoles neuves à l'ancienne sauce, Dieu est mort mais les fourbes ont empaillé la dépouille et dissimulé la chair cadavérée sous les rayures de leurs costumes, sous les lumières cathodiques hertziennes, dans l'encre de leur monnaie, dans le manche de leurs matraques, au creux des boutons de leurs uniformes, ils ont vêtu de divin les choses les plus méprisables les fourbes et les malins, toutes les combines du divin : l'impénétrable et l'absolu respect du plus abstrait pouvoir, la vengeance et l'extermination du vivant : goût de la guerre et vrais morceaux de cadavres dedans, la haine de la différence, la soumission absolue de la masse, l'oubli de soi et la contemtion des corps, l'amour de la mort, l'amour du tyran, la peur amoureuse des puissants, ils ont projeté le vivant dans l'hors du monde, comme ils jettent les corps dans l'en-dehors virtuel, le divin cyber-monde, où rien de la vie vivante n'est, où les images de la vie ne peuvent qu'imiter la vie, métaphysique binaire du troisième millénaire, l'espace cybernétique désincarné réclamant la gèneuflexion des sacs de chairs vides, devant l'autel de l'écran d'où suinte le divin, comme il suinte du travail, et suinte des loisirs, et suinte des regards sournois des icônes culturelles dont on frappe la monnaie pour mieux frapper nos esprits, tout le respect qu'on exige dans ce monde pour les choses les plus viles suinte et pue le divin, arrache la langue et coupe la faim!

Ici je me retourne et je compte trois soleils :

Oui ! l'atelier féroce la machine de machines
tout le faisceau de fluides danse le Grand Vivant
il s'agite mon corps ivre du déséquilibre
au rythme encarburé du vouloir permanent
par l'extrémité de sa langue innocente
il creuse dans l'histoire une ornière de joie

une fissure par la bouche un chemin pour la voix
je suis venu au monde mettre ma langue aux fentes

Puis je regarde autour de moi et je regarde autour de vous, et je scrute de l'orée du monde jusqu'au centre et je le vois : il est mal dissimulé, débordant de son arbre social, ne la voyez-vous pas la ridicule baderne, le pouvoir du divin récupéré jusqu'à l'os, là je dis, là au milieu de vous et partout ? Vouloir libère je dis et je demande : n'en finirions-nous pas avec ça, n'en finirions-nous pas vraiment, n'est il pas temps d'en finir, de vouloir finir avec l'absurde respect divin et de vouloir finir avec ce monde de fourberies trouilleuses, et finir ?

Parce qu'il n'a pas suffi de la mort de Dieu, il n'a pas suffi de sa dissipation. La place était à prendre, la bonne place encore chaude du cul de Dieu était à prendre oui, et la voilà prise par le cul froid de l'homme de convoitise, désirant le désir de son Dieu, et ne finissant jamais avec rien, trop fatigué pour crever, l'homme gidouillé en costume de ripailles tristes, multipliant sa douleur et son obscurité, vauté mou du cul sur le trône salement conquis, jubilant de maussades lamentations, crachant morose sur le cadavre tiède de son idole dans le même temps qu'il enfile les hardes de son maître, l'assassin médiocre, hurlant sa volonté du néant, debout sur la dépouille, nu sous le divin pardosse, après avoir vendu tous les pouvoirs multiples du corps de l'homme, vendus lâchement au divin mensonge, à l'hors du monde, troqué pour des rêves avilissants aux artefacts manichéens, vendu le trésor inépuisable du pouvoir du vivant dans l'homme, vendu.

Bradées les forces de l'homme à son divin client.

Ici la liste jamais finie de l'homme abandonné par lui-même, en sa méchante variété d'homme sombre et ensemeur d'obscurité,

approchez ! Faites masse et regardez-vous ! Voici l'homme effaré de la nuit de l'homme, l'homme de la culpabilité molle, l'homme auteur de l'homme s'aveuglant, l'homme grouillant de fiel, l'homme de trouille, l'homme de la vengeance et du ressentiment, l'homme sans futur, l'homme de la peur de l'homme, l'homme pourrissant dans son jus, l'homme sans jus, l'homme qui s'est trompé de corps, l'homme plus-plus d'encore plus de peur, l'homme trop homme et l'homme pas assez, l'homme de la nuit de l'homme, l'homme précédent et l'homme abdiqué, l'homme niant les monstres, l'homme sans chaos, l'homme ascète en haut des colonnes, le même à genoux parmi la multitude, l'homme non-vivant, l'homme goûtant la mort dans la vie, l'homme sans jeux, l'homme sans danse, l'homme content de lui, l'homme inventeur du bonheur et du confort moderne, avec progrès-machines et choses comme, l'homme lié par l'homme aux extrémités liées, l'homme du tas de l'homme, l'homme sans corps, l'homme sans organes, l'homme caché par lui-même, l'homme du dessous de l'homme, l'homme couché à ses pieds, l'homme sous la terre, l'homme de la haine du vivant, et toutes sortes d'hommes à ne pas croire.

Vendues les forces de l'homme par l'homme de petite monnaie, vendues pour rien, fourguées pour la peur, contrat insensé de l'homme avec sa créature, son bouc blanchi, son bouc céleste, son bouc entrôné innommable, dérisoire bouc par l'homme le plus vil couronné, soumis à jamais à l'impalpable et holographique bouc du ciel, vendant à l'invisible sa peur contre plus de peur, troquant sa petite peur du vivant lumineux contre la plus grande peur du néant, faisant du vivant le néant du néant, rejetant la vie hors la vie !

C'est comme ça, faut que ça sorte ce flot de mon corps, en forme de n'importe quoi, faut que ça se voit.

La force qu'il faut : une ligne, un but, un non, un oui : détruire le trône abandonné, vouloir détruire le trône et la colline du trône, il faut un bûcher pour le souvenir de Dieu et un bûcher pour ce bûcher, un bûcher pour la morale et un bûcher pour ce bûcher, du bois pour des braises et que l'homme traverse le feu qui consume le souvenir de Dieu, la morale du Dieu carbonisé par le feu du vivant de l'homme, carbonisé le trône de la morale et de l'horreur du vil respect à l'innommable, la morale incendiée, la morale en cendre et les cendres dispersées par la danse de l'homme libre, de l'homme devenir de l'homme, piétinées les cendres incandescentes de la morale fumante, piétiné le divin par le vouloir-danser de l'homme et de son éclair, foulé au pied, oublié par les pieds qui le foulent, les pieds de la foule dansante oublieuse de ses devoirs envers son Dieu dispersé, Dieu pulvérisé, assez pulvérisé, infiniment pulvérisé pour que rien de poussable n'échappe des traces de ce noyau de haine, pulvérisé par la danse d'un peuple réconcilié sur une tombe sans fond par le piétinement s'effaçant, une danse de joie et d'ivresse, la danse de la piétination du divin dans sa poussière, rires et musique, et que cette célébration soit la première et la dernière, effacée de la mémoire du vivant, extirpée de la moelle humaine, dissoute à jamais dans le devenir de l'homme-devenir, dans la fête définitive et sans retour : pas d'anniversaire de la mort de Dieu, pas de commémoration, pas de tableaux, pas de reportages, plus de menace de retour, juste l'homme dans l'homme et l'histoire devant.

Pas de safari, oubli et jouir de l'oubli.

Je veux de l'homme dans l'homme : vidanger le ciel, comme on cure la fosse, et le divin vidangé, le trône karcherisé, le trône abattu et pulvérisé, le trône en miettes, qu'il n'y ait pas de vacance, pas de place à prendre, que l'idée même du trône s'impossibilise jusqu'à disparaître, disparu le souvenir du trône effacé, et que ce qui était offert au divin, abandonné au ciel, tout ce dont l'homme s'est

dépossédé ne trouve d'autres voies que celles du retour à l'homme, tombant de Dieu dans l'homme, cascasant de l'inincorporable éther au corps de l'homme, je veux le retour des forces au berceau des forces, je veux que jaillisse au creux du corps de l'homme le Grand Vivant, l'excessif éclair du Grand Vivant, le vouloir vivre, là dans son véhicule mystérieux et originaire : le corps de l'homme, le corps animé dansant de l'homme, le corps avec ses fluides, plein des sécrétions du corps vivant, corps conscient du corps vivant, la conscience du pouvoir de la chair charpentée du corps de l'homme, la conscience de la volonté de ce pouvoir, la puissance de la conscience de ce pouvoir, le pouvoir vivant immense de toutes les viandes du corps de l'homme, la machine désirante, la mécanique musculaire dansante et volontaire, la machine productrice des flux extrêmes, char solaire du vivant emballé, je veux le galop de la chair !

La foi est une puissance viandeuse pervertie !

Je veux la pensée comme un fluide sécrété du vivant, un flux d'humeur et de sang, la pensée : une odeur de l'intérieur du corps de l'homme, une éjaculation cérébrale, un effort jouissant de la gélatine crânienne, la pensée : la tension des muscles conjugués du corps, la sueur affleurant sur le corps vivant, la course du corps vivant de l'homme, la pensée : la fatigue et l'usure du corps de l'homme, le feu du frottement des faisceaux sensibles du corps de l'homme, faisceaux des fibres parcourues par l'énergie du vivant, la pensée : fluide lacrymal, sanglot ivre de la joie du produire par la chair, par le corps : hétérogène machine de machines improvisantes, le corps : atnanor du sensible, le corps et sa meute d'organes, atelier arithmique de production magique des fluides sécrétés, les fluides du corps : philtres puissants de la magie du sang, fluides électriques du suprasensible, fluides infimes et fluides gras, fluides fluides et sirops de fluides, fluides colorés, fluides d'ambre, mictions et crachats, magie des fluides évaporables, glaires et biles, sang et eau, fluides de

sel, goût des fluides âcres et puissants des organes digérants, organes fibreux du dedans, magie des fibres viandeuses, magie intestinale, magie des tubes et des boyaux et des surfaces muqueuses, magie de l'or tripier, magie des acides fluides du ventre, magie du souffle de l'estomac, magie malaxante intestinale, magie des vents obscurs du dedans vivant, grande magie de la charpente du corps de l'homme, magie de l'os et de la mécanique articulaire, magie du cartilage, magie des cardans d'os du corps, magie du tendon et des gaines tendues des fibres articulantes, puissante magie musculeuse, magie du poil de la corne et de l'ongle, magie précieuse de l'émail, magie de cristal de la prunelle, magie du voir et de l'entendre, magie du derme et du tissu nerveux, magie neuronale, magie du plaisir et de la douleur, mystères des sens, pouvoir des sens, magie de l'effroi du jouir des sens, délire des sens, magie de tous les excès du corps, le corps avec son pouvoir jouir, son pouvoir jouir, surpuissance du pouvoir jouir du corps, le corps et sa conscience du pouvoir jouir, l'acuité de cette conscience, goût du corps pour le plaisir du corps conscient, goût du corps pour la douceur du corps, goût du corps pour la sensation de lui-même, conscience du corps jouissant, conscience du corps conscient, jouissance de la conscience du corps conscient, délire du corps jouissant, délire de la conscience du corps conscient du jouir, délire et joie du délire du corps conscient de jouir, pouvoir des délires du corps, pouvoir de l'oubli du corps, oubli de la conscience jouissante, oubli créateur et généreux du corps s'oubliant, absence du corps par le corps généré, pouvoir des pouvoirs du corps inventeur de l'intérieur du corps, corps du corps, le corps producteur actif et inventeur des images de lui-même, images des abouchements de ses organes inconnus de lui, désir du corps de se savoir abouché d'organes inventés : abouchés au ventre, abouchés au crâne, les glandes aux tubes abouchées, les muscles aux os abouchés, abouchées les chairs aux chairs, abouchée les dents de la bouche de l'homme, l'homme abouché au langage, abouchée la langue aux mots, la langue au souffle abouchée, abouché le souffle à la poitrine, à la

cage abouchée, au coffre du corps, trésor du corps plein, le coffre du corps plein des organes abouchés sublimes, le coffre de cuir doux du corps puissant de l'homme, je veux, contre l'homme suicidé au néant, l'homme solaire, le retour du Grand Vivant à l'intérieur du coffre de cuir doux du corps de l'homme-vouloir, le trésor puissant de tous les pouvoirs abandonnés.

Abouche abouchages abouchés !
Corps aux corps aux forces abouchées !

Je veux le surgissement, désir et volonté du retour du pouvoir usurpé par le divin, surgissement du Grand Vivant de l'humanité, qu'excède le plein droit, que s'excède le oui dans l'homme, le oui dans l'homme, issue du oui dans l'homme, affirmation du pouvoir sans doute du vivant au cœur de l'homme, je veux que le rideau se lève sur le théâtre de l'homme de forces actives, que se joue le mystère du vivant, l'insondable mystère de la fibre de l'homme, je veux les jeux de la machine dansante sur le théâtre du Grand Vivant, je veux les jeux des métamorphoses du corps de l'homme, je veux les jeux des trajets du devenir de l'être en l'homme multiple, je veux les jeux des multiples devenirs de l'homme multiplié, je veux la horde de l'homme, je veux pouvoir contempler d'un œil d'enfant fier la place vide et sans trace aucune de l'anéantissement du néant, je veux voir s'estomper les dernières lueurs sombres du souvenir du trône nihiliste du divin, je veux arracher pour l'homme au ciel de l'homme ce qui appartient au vivant de l'homme, le pouvoir et les forces du Grand Vivant !

Abouche abouchages abouchés !
Corps aux corps aux forces abouchées !
Moi je ne suis pas fou, c'est l'homme qui est séparé !

Je veux pour l'homme le grand rire, le haut rire, le rire puissant du vivant contre la honte, hors la honte, hors la faute, hors le jugement et les lois de l'au-dessus, hors toutes les tessitures de toutes les morales d'au-dessus, hors le bien et hors le mal, toute la lumière de l'homme contre les lois obscures des puissances usurpées-iniques, hors l'océan du négatif, hors les taloches et l'humiliation, hors, très en dehors de l'horreur morale et des lois fausses, hors tous les dogmes d'horreur cynique, hors les lois de l'avilissement de l'homme par l'homme, horreurs et monolithes d'horreurs et de carnages, hors les lois du plus mauvais sang, contre tous les cynismes morbides du renoncement, contre les contempteurs du corps, contempteurs des différences et du déséquilibre, contre les contempteurs de la vie, contre la soumission aux forces faibles de l'homme, hors le goût de l'homme pour l'hors de soi, contre l'âme et la soustraction du corps à lui-même, je veux l'irresponsabilité grande, la pleine irresponsabilité, l'innocence de Dionysos dans l'homme ivre et multiplié, Dionysos la puissance non divine, l'homme de l'homme, force de l'homme aux pieds légers, la joie de l'ivresse innocente, l'ivresse irresponsable et lumineuse de l'homme solaire, Dionysos tombé dans l'homme, Dionysos l'aurore dans l'homme, Dionysos l'actif inconscient, conscience de Dionysos inconscient des forces actives du vivant, je veux le oui dans l'homme, le oui dans l'homme, le regard clair de Dionysos dans le reflet de l'œil de l'homme, le oui dans l'œil, dans le cristal de l'œil de l'homme le oui, l'excellent oui, l'excessif oui, le puissant oui de l'homme à la vie, le oui de l'homme à l'homme, aux puissances et aux forces de l'homme, au chaos et aux différences de l'homme, aux déséquilibres et à la permanence du devenir multiple de l'homme sous la lumière du superflu, je veux le oui du désir du corps, le oui de l'appétit de nous, le oui du corps par le vivant traversé, le oui du oui de la conscience du corps par l'inconscient vivant traversé, le jouir du oui de la conscience du corps par le flux mystérieux du vivant traversé, et traversé le corps par la voie de traverse inconnue du vivant à travers lui-même : l'au-dedans,

la conscience jouissante et terrestre de l'au-dedans, jouissance infra-physique de l'inconscient vivant, le grand vouloir vivre du dedans de l'homme, l'insoumission du grand vouloir vivre du vivant hors la conscience, la conscience jouissant de çà : l'insoumission du bloc de l'homme, les traversées multipliées au-dedans du bloc de l'homme vers les territoires les plus vastes de l'au-dedans de l'homme, pliés et repliés les territoires muqueux les plus vastes de l'au-dedans du corps de l'homme, territoires multiples et potentiels de ce que peut le corps de l'homme, toutes les forces tendues du corps possible de l'homme, toutes les puissances chantées du corps, chaque force un chant sur l'étendue des multiples territoires repliés du corps de l'homme, territoires immenses et inconnus du potentiel du corps de l'homme, territoires de tous les pouvoirs du corps animé, chaque corps un monde, un monde le corps de l'homme aux territoires multipliés, chaque corps un monde de l'homme : un monde de mondes, milliards de mondes entrelacés, milliards de milliards les abouchements de ces mondes entre eux, goûts multipliés des milliards de goûts du corps pour le corps, milliards multipliés des caresses du corps au corps, et multipliées sur le cuir doux du coffre du corps de l'homme les extrémités de cuir doux, infinis milliards de corps aux corps abouchés, orifices et fentes du corps de l'homme abouché aux fentes et les fentes aux fentes, les bouches aux bouches abouchées, les lèvres aux lèvres, et l'œil aux lèvres, et tous les orifices communiquant, trous de langues et langues aux trous, langues et langages abouchés, mots aux muqueuses abouchés, l'or des orifices ouvert à l'or des orifices, lumière jaillissante du chemin du grand vivant, des orifices aux orifices, or de l'or des orifices du corps jaillissant hors de lui-même, extrémités et pulpes du corps, vertus des extrémités pulpeuses des membres dépliés, irrigation dense des extrémités pulpeuses dépliées, corps acharnés à se déplier, corps s'extrémisant vers les corps extrémisés, corps multiple de l'homme multiplié par les corps multiples et les différences du corps, goût multiplié du corps pour les différences, différences des forces

actives, différences des vitesses et des amplitudes des forces du corps de l'homme, jeux des rythmes multipliés, jeux du déséquilibre et de l'arythmie au cœur du corps rythmé, déséquilibres et différences des corps au sein de la horde de l'homme, tensions vives du déséquilibre, forces naissantes du déséquilibre, pouvoir affirmatif et tragique des forces naissantes du déséquilibre, pouvoir neuf de la poussée des forces fluentes hors les corps, goût des forces du corps pour l'hors du corps, goût du corps pour la différence des forces fluides du déséquilibre, trajectoires des forces fluides du corps au corps, trajectoires dans l'au-dedans, trajectoires des forces animées fluides du corps vers l'hors du corps, geste du corps dans le gaz du monde, gestes électriques de la machine de fluides, gestes conjugués du dedans et du dehors du corps de l'homme, gestes de la boule humaine, gestes des chiffres des extrémités dans le gaz azuré du monde, geste du souffle, geste des sens, la pensée un geste du corps électrique de fluides parcouru, la main du corps dans l'aire de l'hors du corps, la main animée des forces contradictoires et des vitesses différentes des flux du corps, la main à l'œuvre, les forces conjuguées du corps, enchâssant dans la matière vibrante du monde l'immense vivant et le rire de l'homme plus que l'homme, l'homme de rire animé de neuf animant le monde pour l'homme de la danse neuve de l'homme, le oui dans l'homme-devenir et l'histoire devant lui, je veux, l'histoire au devant de l'homme et l'oubli du néant, l'oubli, je veux toutes les forces conquises de l'au-dedans de l'homme vers l'homme, je veux le geste démesuré de ces forces réunies, je veux le pas léger de l'histoire devant l'homme.

Un souffle.

D'accord pour dire ça : trop large flot de mots pour un si petit estuaire de silence, ça ne passera pas.

Du temps.

D'un geste court, essayer juste ça : je veux par mon souffle muet dire : un corps, l'étendue d'un corps pour la caresse de ma langue, un champ nerveux de chairs électriques traversé par l'éclair coloré de ma langue de voleur, un corps de corps, une brèche dans le corps de ce corps pour y couler ma langue en silences chaotiques, la fente minimum du désir d'entendre l'artificielle langue de ma bouche s'effaçant, rien à dire, je viens jour après jour au monde, m'agitant et fébrile, je viens désirant, aboyant sous le masque du chien, bruissant de vouloir et face aux hommes, je viens d'un geste ferme et léger de sculpteur montrer ce dont je ne peux parler, cherchant pour mon silence, ceux de l'énergie et du désir, ceux de l'éveil, ceux dont l'oreille est le chemin du vouloir vers l'en-dedans perceptif, pour une parole soufflée oblique, la société rhyzomique, chaque être une extrémité du dedans d'un même corps de corps, les fluides de nos crânes s'afluidant en corps hétérogènes de rencontre, je cherche le peuple auquel j'appartiens.

Je ne viens pas faire le chien en équilibre, je ne viens pas chouiner mon clown, je ne viens ni pour le rire ni pour la vérité, je viens pour cet instant précis d'avant le théâtre, pour qu'il dise à ma place, ce silence, ce dont je ne peux parler.

J'avance encore un pas, tous les jours j'avance ce pas avec un trait de lumière chaude entre les dents, dans la faille ouverte au creux de la masse épuisée des chairs de l'homme mort par la bouche, soir après soir toujours et fragile, j'avance je m'avance, au présent fugitif suspendu, avant que ça commence.